

5000 ans d'histoire de l'argent au travers de la littérature

Daniel Justens

HEFF

SPRL ASP

daniel.justen@scarlet.be

La possession de l'argent, dans le sens de numéraire, a pris dans notre société une importance démesurée. Le désir de richesse nourrit l'ambition de la plupart des hommes et détermine dans une large mesure leur comportement. La littérature, comme toute forme artistique et créative, est le reflet de la société qui l'engendre. Il nous a semblé amusant de récolter au hasard de nos lectures quelques textes décrivant des transactions commerciales ou financières, des réflexions sur la nature de l'argent, et de les proposer chronologiquement. Nous nous écartons volontairement des sentiers les plus courus en évitant les sagas financières du type *Cash* ou *Money* pour rechercher des extraits moins connus mais tout aussi représentatifs. Nous espérons que le lecteur aura le même plaisir à leur lecture que nous en avons eu tout au long de leur (re)découverte.

La notion de référentiel monétaire

Pour expliquer l'argent, son importance croissante dans la société, il est indispensable de se placer dans une perspective historique. Son apparition est naturelle, progressive, conséquence de l'insuffisance du système initial d'échanges dans la société pré- ou protohistorique. Il s'est développé et étendu lentement mais sûrement, comme si son existence répondait à une fatalité, les besoins des hommes se diversifiant.

La naissance d'un système à caractère monétaire, localement ou universellement accepté et visant à faciliter les échanges commerciaux, a contribué de fait à l'élaboration de notre civilisation et constitue l'un des faits majeurs de l'histoire. Curieusement, la plupart des manuels d'histoire n'abordent les sujets à caractère économique que marginalement, se centrant prioritairement sur les aspects événementiels (et principalement guerriers), culturels et religieux. Quoi de plus naturel, dès lors, de se tourner vers la littérature pour mesurer l'impact de l'invention monétaire sur la vie de nos ancêtres et sur la nôtre.

Avant tout, il convient de s'interroger sur le choix presque universel et toujours sous-jacent aujourd'hui encore de l'or comme référence¹. Certes, le métal jaune est raisonnablement rare et suffisamment courant pour servir de matériel de base aux échanges. Ses qualités d'inaliénabilité sont bien connues. Néanmoins, son importance dans l'activité industrielle est et a toujours été marginale. On se passe plus facilement d'or que de cuivre, de fer ou d'aluminium. Son *utilité* en orfèvrerie dépasse le cadre de véritables *besoins*. L'irrationalité du choix tient probablement davantage de la magie que d'une quelconque réalité objective. Il

¹ Signalons que l'utilisation de la notion d'*étalon* nous dérange en matière de monnaie. Nous lui préférons celle de *référentiel* qui fait apparaître le caractère multidimensionnel du système monétaire

convient de s'en souvenir avant que de juger certains systèmes monétaires “primitifs” différents du nôtre.

Signalons enfin que lorsque des problèmes de chronologie se sont posés, nous avons opté pour un système en fonction de la notoriété d'un historien sans pour autant prendre position. Les années antérieures à la naissance présumée du Christ sont notées BC, les années postérieures, AD selon l'usage anglo-saxon.

Civilisation mésopotamienne : premières sources historiques

Les civilisations mésopotamiennes sont multiples. Elles ont laissé de nombreuses traces écrites dont plusieurs confirment l'existence précoce d'une activité économique organisée. En fait, dès le IV^e millénaire BC, on peut raisonnablement parler de l'existence d'une monnaie au sens économique du terme, la valeur des produits étant exprimée en faisant référence au cuivre et à l'orge. Comme le prétend G. BOYER², on peut parler de monnaie dès que l'on se trouve confronté à

des biens fongibles servant de commune mesure de la valeur et d'instrument d'échange indépendamment de l'utilité qu'ils présentent pour la satisfaction d'un besoin déterminé.

Les unités monétaires sont des unités de poids. Le sicle (de 8 à 11 grammes selon les sources) vient de l'hébreu *segala* (peser) et le talent (un peu plus de 34 kilos) vient du terme *tala* qui signifie “balance” dans l'idiome indo-européen.

Les traces de l'existence d'un système monétaire se retrouvent même dans la Bible³. Abraham (vers 1900 BC), natif de la ville d'Ur, négocie l'achat d'une terre pour y enterrer sa femme Sara. Ephron veut offrir la terre à Abraham. Ce dernier entend dûment rémunérer l'achat. On assiste alors à un *marchandage* à l'envers, dans lequel certains auteurs voient en fait des “tractations d'autant plus âpres qu'elles s'enrobert dans un protocole d'obséquiosités, d'autant plus intéressées qu'elles feignent le désintéressement⁴” :

Abraham se leva et se prosterna devant le peuple du pays, devant les fils de Heth. Et il leur parla, disant :

- Si c'est votre volonté que j'enterre mon mort de devant moi, écoutez-moi, et intercédez pour moi auprès d'Ephron, fils de Tsokhar, afin qu'il me donne la caverne de Macpéla, qui est à lui, qui est au bout de son champ; qu'il me la donne au milieu de vous pour sa pleine valeur, afin que je la possède comme sépulcre.

Or Ephron habitait parmi les fils de Heth. Et Ephron, le Héthien répondit à Abraham, aux oreilles des fils de Heth, devant tous ceux qui entraient par la porte de la ville, disant:

- Non, mon seigneur, écoute-moi : je te donne le champ; et la caverne qui s'y trouve je te la donne aux yeux des fils de mon peuple; enterre ton mort.

Et Abraham se prosterna devant le peuple du pays; et il parla à Ephron, aux oreilles du peuple du pays, disant:

² Nature et formation de la vente dans l'ancien droit babylonien, RIDA 2, 1953, pp 45 –85.

³ Genèse, 23/6-16. Version J.N. Darby, La Bonne Semence 1970.

⁴ René Sédillot, *Histoire morale et immorale de la monnaie*, Bordas Culture, 1989.

- *Si pourtant tu voulais bien m'écouter. Je donne l'argent du champ, prends-le de moi, et j'y enterrerai mon mort.*

Et Ephron répondit à Abraham, lui disant :

- *Mon seigneur, écoute-moi: une terre de quatre cents sicles d'argent, qu'est-ce que cela entre toi et moi? Enterre donc ton mort.*

Et Abraham écouta Ephron, et Abraham pesa à Ephron l'argent dont il avait parlé en présence des fils de Heth, quatre cents sicles d'argent ayant cours entre les marchands.

Autre document important de l'époque, le code d'Hammurabi⁵ (1750 - 1792 BC⁶) traite également de transactions utilisant un intermédiaire métallique :

Si un agent d'affaire a livré à un commis du grain, de la laine, de l'huile ou une marchandise quelconque à débiter, le commis mettra à jour l'argent et le rendra à l'agent d'affaire. Il recevra alors de ce dernier un reçu de l'argent qu'il lui aura remis.

Hammurabi souhaite également mettre tous les systèmes référentiels sur un plan d'égalité. Ainsi, son code⁷ stipule :

Si une cabaretière n'a pas accepté du blé comme prix de boisson mais a reçu de l'argent à gros poids et a baissé le pris de la boisson au-dessous du prix du blé, on fera comparaître la cabaretière et on la jettera dans l'eau.

Selon Jean Deshayes⁸, chaque cité avait son propre système de poids et mesure et il fallut attendre Sargon II (722 BC) pour arriver à une première unification des étalons. Un système officiel de poids et mesure apparut à l'époque néo-babylonienne avec une combinaison de la numération sexagésimale des Babyloniens de la numération décimale des Assyriens, le *mana* valant six *karsha*, ce dernier valant 10 *shekel* (ou sicle de 8 grammes).

L'Égypte : avec ou sans monnaie?

Dès les premières dynasties⁹, on se trouve confronté à un état organisé, qui est probablement la résultante d'une longue évolution, pour laquelle nous sommes loin de posséder toute l'information désirable. Déjà à l'époque prédynastique, les Égyptiens envoyaient des expéditions dans le désert arabique. Ces expéditions se poursuivent à l'époque dynastique comme le prouve le graffito du roi Ouadji¹⁰ (vers 3055 BC.) découvert au voisinage de la ville d'Edfou¹¹. Dès la II^e dynastie (2925 - 2700), on trouve des traces écrites d'un recensement et d'un relevé des champs et de l'or de chacun, lequel n'était pas le premier du genre. L'inventaire de l'or et le cadastre ne sont réalisables que si le service d'enregistrement existe de manière structurée. L'impôt est calculé d'après les revenus des biens meubles et immeubles des contribuables. La "maison des impôts" centralise les opérations fiscales, perçoit directement

⁵ Paragraphe 104.

⁶ On trouve aussi l'orthographe Hammurapi

⁷ Paragraphe 108.

⁸ *Les civilisations de l'Orient Ancien*, Arthaud, 1969.

⁹ Période thinite : I^{ère} et II^e dynasties (3150 – 2700 BC.)

¹⁰ dont le pictogramme est représenté par un serpent

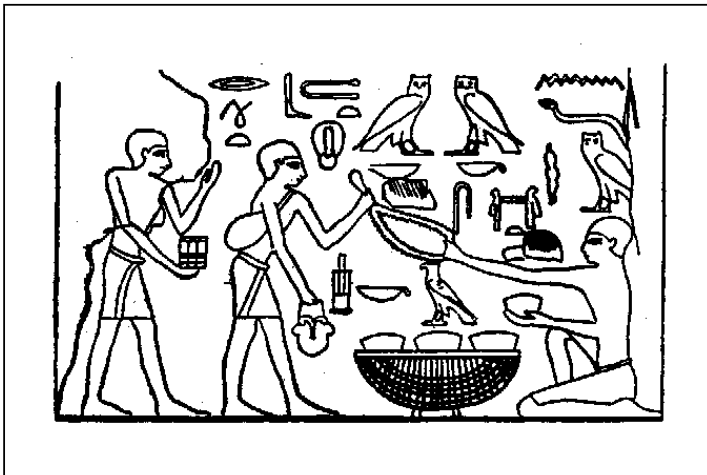
¹¹ DRIOTON-VANDIER, *Les Peuples de l'Orient Méditerranéen*, II, Égypte, Presses Universitaires de France, 1952, p. 138.

le montant des impôts en nature : blé, lin, peaux, mais évalué selon un même *étalon* le “shat d'or” qui sert de base à toutes les opérations de comptabilité ou en métaux précieux, toujours évalués en shat. Le shat d'or vaut environ 7.5 grammes (variantes de poids observées selon les sources). GARDINER¹² dans sa célèbre grammaire cite également le *shat* sous l'appellation *shaty*, sceau, cylindre ou anneau selon les circonstances. On y trouve¹³ entre autres une écriture phonétique¹⁴ et une évaluation de la valeur du bétail¹⁵ : un boeuf faisant 8 *shaty*. Pierre MONTET¹⁶ traduit systématiquement *shaty* par cylindre. La monnaie de compte est le *deben*¹⁷ qui vaut 12 *shat*¹⁸.

Sous la IV^e dynastie (2625-2510), le scribe Tjenti vend au prêtre Kemapou sa maison d'une valeur de 10 *shat*, dont il reçoit l'équivalent en meubles de prix. Il s'agit d'un troc mais élaboré à partir d'un “référentiel monétaire”. L'acte est accompagné de clauses de garantie assurant son exécution.

La biographie de Meten nous apprend qu'il a acheté une rente de deux cents pains par jour, rente qui a été enregistrée. On en déduit l'existence de systèmes d'évaluation complexes, comparables à notre mathématique viagère, mais dont l'aspect technique devait sans aucun doute plus à l'intuition qu'au développement d'un modèle rationnel. L'arithmétique égyptienne permettait à grand-peine de réaliser les quatre opérations fondamentales¹⁹.

Localement le troc élémentaire était en usage comme le montrent les remarquables tableaux issus de tombes de Sakkara (comme la tombe de Ti), cités par ERMAN et RANKE²⁰ et dont l'état actuel déplorable ne nous livre plus que de vagues croquis. Certaines scènes ont heureusement été copiées par Lepsius au siècle dernier mais la qualité de sa reproduction hiéroglyphique demeure douteuse et tous les textes sont loin d'être lisibles. Ils nous



permettent néanmoins de goûter un échantillon de littérature égyptienne. Nous en reproduisons quelques-unes dans la suite en donnant également la traduction que Pierre Montet en a tentée.

La transposition hiéroglyphique de la copie maladroite de Lepsius donne:

¹² *Egyptian grammar, being an introduction to the study of hieroglyphs*, third edition revised, Griffith institute, Ashmolean Museum, Oxford, 1982.

¹³ page 200.

¹⁴ Rhind, 62.

¹⁵ AZ. 43,35. Sim. 43,39.

¹⁶ *Les scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptien*, Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fascicule 24, 1925.

¹⁷ DYKMANS, L'empire Memphitique a-t-il connu l'étalon d'or?, *Revue Belge des Sciences Commerciales*, 1938.

¹⁸ AZ. 43, 45.

¹⁹ GILLAIN, *La science égyptienne: l'arithmétique au Moyen Empire*, Edition de la Fondation égyptologique Reine Elisabeth, Bruxelles, 1927.

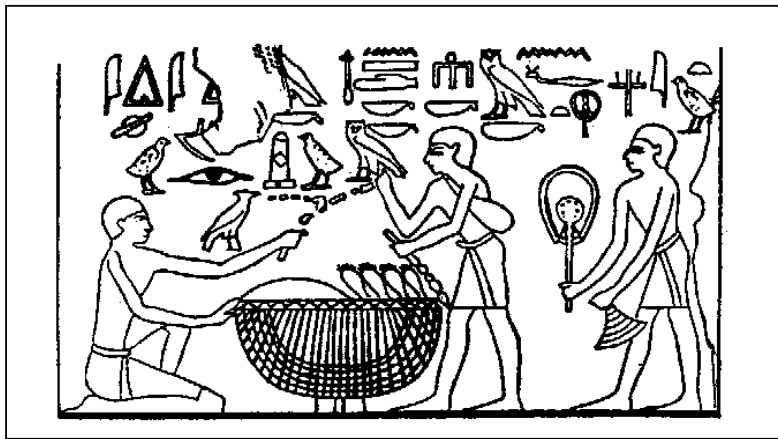
²⁰ *La civilisation égyptienne*, Payot, Paris, 1963.



que Pierre MONTET traduit par :

*Fais voir, donne le prix!
Voici un beau collier pour ton ...(?)... Voici ton bonheur!
Voici un éventail, marchand!*

D'autres ébauches de dialogues nous sont encore parvenues :



Avec pour transcription :



Et pour traduction :

*Voici des sandales solides
Voici une galette douce.*

Premières “pièces” de monnaies et premières réflexion sur la nature de l’argent

Depuis le VII^e siècle BC, les commerçants de Milet et les banquiers de Sardes frappaient sous forme de lingots ovoïdes une sorte de pré-monnaie privée marquée sur les côtés par des stries ou des carrés en creux²¹. Les banquiers d'Ephèse eurent l'idée de garantir le poids et l'aloi des lingots émis par eux.

La monnaie au sens usuel et actuel du terme apparaît en Lydie (contrée d'Asie Mineure, sur la mer Egée) où le roi Gygès découvre une rivière, le *Pactole*, dans laquelle des pépites en *électrum* (alliage naturel d'or et d'argent) en forme de haricots secs étaient particulièrement abondantes. Gygès décide de les utiliser comme référentiel monétaire en créant le “statère” (du grec *σταω* : je suis fixe et dont les dérivés sont connus de tous). Ce dernier se présente sous la forme d'une pépite poinçonnée dont le poids et le titre étaient fixes et garantis. La pièce de Gygès (14,5 grammes, à 73% d'or et 27% d'argent) est probablement apparue vers 670 BC et porte l'effigie du renard.

En 550 BC, sous le règne du roi Crésus (en Lydie), les métallurgistes parviennent à séparer l'or de l'argent, créant ainsi une pièce d'or pur. L'innovation de Crésus consistera à marquer sur ces lingots un emblème qui en faisait une monnaie royale. Le statère de Crésus pèse un peu moins de 11 grammes et est frappé de l'emblème royal : une tête de lion et une tête de taureau face à face.

Très vite, l'argent va prendre une importance démesurée. Nous reprenons ici quelques propos d'Aristote dont la modernité n'est que trop évidente. Ce dernier rapporte²² (fragment 481) la tradition selon laquelle le roi d'Argos Phidon, lorsqu'il introduisit la monnaie d'argent dans le Péloponnèse, avait consacré dans le temple d'Héra les broches de fer (*οβελος*), la broche d'où, plus tard l'obole) destinées autrefois aux échanges. La nouvelle monnaie d'argent (*δραχμη*) était censée représenter une poignée (*δραξ*) de 6 broches.

C'est Aristote également qui nous livre les premières pensées philosophiques sur la nature de l'argent. écrit vers 330 BC, la *Politique* d'Aristote nous livre sans ordre véritable des considérations parfois antithétiques mais néanmoins d'une étonnante modernité. Dans le chapitre III du livre I, les paragraphes 9 à 23 sont consacrés à l'argent, aux différentes façons de s'enrichir, le tout agrémenté de considérations morales non dépourvues de sens. Assez curieusement, le paragraphe 8 du même chapitre II livre I, traite de la guerre. Aristote est clair²³ :

Il suit de là que l'art de la guerre est en quelque sorte un moyen naturel d'acquérir. Voilà donc une première espèce d'acquisition naturelle²⁴ qui est une partie de la science économique. Il faut que cette partie existe, ou que la science économique fournisse comme un trésor de ressources nécessaires ou utiles à la vie dans toute association civile ou domestique.

²¹ BABELON, *Traité des monnaies grecques et romaines*.

²² *La numismatique*, Cécile MORRISSON, Que sais-je 2638, 1992.

²³ Nous choisissons la traduction de THURLOT, revue par BASTIEN aux éditions Garnier.

²⁴ Le mot mérite réflexion. Pour Aristote la guerre se justifie parce que la nature a créé certains hommes pour commander, d'autres pour obéir. On est loin de l'idéal démocratique dont Aristote traite néanmoins dans le même ouvrage (livre VII).

Ayant analysé les raisons profondes de toute activité guerrière, Aristote nous conte le passage du troc à l'invention de la monnaie. Historiquement, les choses sont un peu différentes mais la réflexion d'Aristote sur la nature de l'activité commerciale et sur les propriétés de l'invention monétaire méritent d'être reprises²⁵ :

Toute propriété²⁶ a deux usages qui tous deux lui sont inhérents : l'un est propre et direct, l'autre ne l'est pas. Par exemple la chaussure; on peut la mettre à ses pieds ou s'en servir comme d'un moyen d'échange. Celui qui échange une chaussure contre de la monnaie ou contre des aliments avec celui qui a besoin de chaussures en fait bien usage en tant que chaussure, mais non un usage propre et direct, car elle n'a pas été faite pour l'échange.

On voit²⁷ que dans la première association, celle de la famille, le commerce de détail était inutile. Le besoin ne s'en fit sentir que quand la société devint plus nombreuse. On y échange des objets utiles contre d'autres objets utiles, mais rien de plus.

Ce genre d'échange²⁸ n'est donc pas contre la nature et ne constitue pas non plus une espèce nouvelle dans l'art d'acquérir des richesses car il n'avait dans l'origine d'autre but que la satisfaction du voeu de la nature. Cependant, c'est de lui, selon toutes les apparences, que la science de la richesse a dû naître.

On convint de donner²⁹ et de recevoir dans les échanges une matière qui, utile par elle-même, fut facile à manier dans les différents usages de la vie, comme le fer, l'argent et toute autre substance dont on détermina d'abord simplement la dimension et le poids, et qu'on finit par marquer d'une empreinte pour s'éviter l'embarras de mesurages continuels. L'empreinte y fut mise comme signe de qualité.

Plus loin, Aristote porte un jugement moral sur les activités spéculatives, jugement qui n'est pas sans modernité :

La richesse et l'acquisition naturelle sont autre chose³⁰. C'est la science économique, différente du négoce, qui produit à la vérité de l'argent, mais pas dans tous les cas, seulement quand l'argent est le but définitif de l'échange. La monnaie est l'élément et le but de l'échange et la richesse qui résulte de cet art d'acquérir n'a point de limite.

Au contraire, la science économique³¹, bien différente de l'art d'acquérir a une limite, car l'affaire de l'économie n'est pas la même que celle de la science de la richesse. Aussi paraît-il nécessaire que l'économie ait un terme à toute richesse, quoique d'après ce qui se passe, il arrive généralement le contraire. Tous ceux qui cherchent à devenir riches accroissent indéfiniment la quantité d'argent monnayé qu'ils possèdent.

La recherche de l'argent sans limite et pour lui-même est fustigée par Aristote. La différence entre la *production*, créatrice de richesse au sens d'accroissement de biens de consommation, et l'*activité financière spéculative*, génératrice de profit pour qui en use mais qui ne produit aucun accroissement de richesse objectif est accentuée par un jugement moral :

²⁵ *Politique*, I, III, 11 et sqq.

²⁶ *Politique*, I, III, 11.

²⁷ *Politique*, I, III, 12.

²⁸ *Politique*, I, III, 13.

²⁹ *Politique*, I, III, 14.

³⁰ *Politique*, I, III, 17.

³¹ *Politique*, I, III, 18.

Il y a comme nous l'avons dit³² deux sortes d'art ou de science de la richesse, l'une qui a le trafic pour objet, et l'autre l'économie. Celle-ci est louable et nécessaire, celle-là est blâmée avec raison, car elle n'est pas conforme à la nature, mais elle provient du bénéfice des échanges réciproques. C'est avec beaucoup de raison qu'on a une grande aversion pour l'usure, parce qu'elle produit une richesse provenant de la monnaie elle-même, et qui n'est plus appliquée à l'emploi pour lequel on se l'était procurée. On ne l'avait créée que pour les échanges, tandis que l'usure la multiplie elle-même : c'est de là que l'usure a pris son nom³³, parce que les êtres produits sont semblables à ceux qui leur donnent la naissance. L'intérêt est l'argent de l'argent. C'est de toutes les acquisitions la plus contraire à la nature.

Le prêt à intérêt a souvent été condamné depuis Aristote. L'église catholique a repris cette interdiction : le temps, création divine, ne pouvant avoir de prix. Il a fallu attendre 1830 et la bulle *Non esse inquietandos* pour que le commerce de l'argent soit autorisé par l'autorité religieuse.

Si la législation civile a été généralement plus souple, surtout dans les pays réformés, le prêt à intérêt n'a été légalisé en France que depuis la loi du 12 octobre 1789. Que l'on se rassure, l'usure était pratiquée bien avant.

Le jugement d'Aristote est très éloigné de la vision idéale qui sera proposée beaucoup plus tard par Hume (1711 - 1776) qui considère la monnaie comme neutre, ne voyant en elle que le lubrifiant de l'activité économique. Plus tard Stuart Mill (1806 - 1873) traitera la monnaie d'*indifférente*. Jusqu'au siècle dernier, Léon Marie Esprit Walras (1834 - 1910) proclamera que la monnaie facilite le fonctionnement des rouages du mécanisme économique sans assurer ni détruire l'équilibre économique international. On ne peut qu'admirer la lucidité du précepteur d'Alexandre.

On constate l'importance immédiate au niveau politique de la frappe monétaire en considérant l'épisode d'Aryandès. Les faits se déroulent sous la la XXVI^e dynastie égyptienne, la "dynastie perse" (525-405). Sous le règne de Darius I^{er} le rôle d'émetteur de monnaie en Égypte est attribué au temple de Ptah à Memphis. Adoptant comme étalon le petit sicle babylonien, Darius fit frapper des dariques d'or de 8.41 grammes qui pour la première fois portent comme marque le portrait du roi. Chaque darique d'or valait 20 drachmes d'argent, valeur de change invariable dans tout l'empire perse.

Darius accordait à l'émission et à la frappe de monnaie une importance considérable. En cela c'est un homme profondément "moderne" (sans connotation positive). Lorsque Cambyse (525 - 522) quitte l'Égypte, il plaça comme satrape, un certain Aryandès qui tint sa cour à Memphis. Celui-ci qui se considéra alors comme le maître absolu de l'Égypte et frappa monnaie à son effigie. Il fut puni de mort par Darius peu après. Cette épisode repris par DRIOTON et VANDIER³⁴ nous est conté par HERODOTE³⁵:

³² *Politique*, I, III, 22.

³³ Il s'agit ici d'un jeu de mots intraduisible, τὸκος signifiant simultanément *enfant* et *intérêt*.

³⁴ op. cit., page 601.

³⁵ IV, 166. Traduction: PH-E Legrand, Les Belles Lettres, Paris, 1962.

Cet Aryandès était gouverneur de l'Égypte, mis en place par Cambyse. Il savait, il voyait que Darius désirait laisser comme monument de son règne quelque chose que n'eût pas accompli un autre roi; il l'imita, jusqu'à l'heure où il reçut la juste récompense de sa conduite. Darius avait fait porter de l'or par la cuisson jusqu'au plus haut degré de pureté et il en avait fait frapper monnaie; Aryandès étant gouverneur de l'Égypte en fit autant pour de l'argent; et aujourd'hui l'argent aryandique est l'argent le plus pur. Mais Darius, informé de cet agissement d'Aryandès, l'accusa d'autre chose - de se soulever contre lui - et le fit mettre à mort.

Monnaie à Rome

Les Romains n'abandonnèrent la monnaie de sang³⁶ que tardivement³⁷. Assez curieusement, ils se gaussèrent plus tard de l'attitude des Germains pour qui apparemment, l'argent n'avait pas encore l'importance d'aujourd'hui. Tacite a décrit ainsi leur économie rudimentaire. Le troc était encore en usage en Germanie et les espèces monétaires n'étaient connues que des populations frontalières³⁸. Marc Bloch fait remarquer que le mot allemand *Kaufmann*, le marchand, est dérivé du latin *caupo*, le cabaretier. Les débits de boisson étaient les premiers centres commerciaux en Germanie.

Tacite³⁹ nous apprend qu'

on peut voir chez eux des vases d'argent⁴⁰ donnés en cadeaux à leurs ambassadeurs ou à leurs Princes. Ils ne sont pas plus appréciés que les vases d'argile. Cependant les plus proches de nous utilisent l'or et l'argent pour les besoins commerciaux, ils connaissent et préfèrent quelques-unes de nos monnaies tandis que les habitants de l'intérieur, plus simples et moins évolués, recourent au troc. Ils apprécient les monnaies anciennes et connues depuis longtemps, celles qui sont dentelées et frappées d'un char à deux chevaux⁴¹. Ils recherchent aussi l'argent plutôt que l'or, non par goût personnel, mais parce que les pièces d'argent sont d'un usage plus facile dans les paiements pour ceux qui achètent des objets courants et bon marché.

Apparition de la monnaie de papier en Chine

En Chine⁴², la monnaie métallique apparut à la fin de l'époque Shang (XII^e siècle BC). Une monnaie de bronze fut coulée sous la forme des protomonnaies primitives qu'elle remplace progressivement (*cauris*, outils, monnaies-couteaux). Elle fut à son tour remplacée par le *banliang*, mieux connu sous son appellation malaise de *sapèque*, monnaie de bronze ronde

³⁶ L'intermédiaire commercial a longtemps été le bétail comme l'attestent les dérivés actuels du latin *pecus*, *pecoris* ou *pecus*, *pecudis*.

³⁷ Loi des douze tables 450 BC.

³⁸ Robert LATOUCHE, *Gaulois et Francs, de Vercingétorix à Charlemagne*, Arthaud, 1965.

³⁹ *Publius Cornelius TACITUS*, 55 - 120 A.D.

⁴⁰ *La Germanie De origine et situ Germaniae*, I, 5, 98 AD.

⁴¹ D'après A. BLANCHET, (*Manuel de numismatique française*, I, p. 22), il s'agit de monnaies gauloises portant au revers un char à deux chevaux (bige) conduit par un aurige.

⁴² *La numismatique*, Cécile MORRISSON, Que sais-je 2638, 1992.

percée d'un trou carré pour pouvoir les attacher en *ligatures*, imposé par l'Empereur Qin Shihuangdi, bâtisseur de la Grande Muraille. Il étendait ainsi au pays tout entier la monnaie du royaume de Qing apparue, elle, dès 370 BC.

La lourdeur des ligatures favorisa l'apparition d'un papier-monnaie. A la fin du VII^e siècle de notre ère, les grands commerçants prirent l'habitude de confier leur monnaie contre un bon émis par certains représentants du pouvoir impérial, à savoir le ministère des Finances, le bureau des Revenus Publics et le commissariat du Sel et du Fer.

Le papier fut inventé en Chine vers 100 BC. Il était composé dans les premiers temps d'une pâte à base de bouillie de déchets de soie, puis mélangé à des fibres de mûrier et de bambou. Les Chinois possédaient aussi le secret des encres indélébiles, à base de noir de fumée. Ils ne mirent pas longtemps à inventer l'imprimerie en moulant des idéogrammes dans l'argile. En 650 AD apparaît le premier "billet de valeur", le *Pao-tch'ao*, émis par la dynastie T'ang (618-907 AD) : officiellement, il vaut 10 000 unités de cuivre.

Marco Polo notera avec surprise dans sa *Description du monde*⁴³ qu'à la fin du XIII^e siècle⁴⁴, les Chinois faisaient déjà usage des billets de banque.

Et je vous dis que chacun prend volontiers un billet, parce que partout où les gens se rendent sur la terre du grand Khan, ils peuvent acheter et vendre, tout comme si c'était de l'or fin.

Quand⁴⁵ on part de Ciangan, on va trois journées par un très beau pays, où il y a maintes cités et villages de grande noblesse et grande richesse, qui vivent de commerce et de métiers... Ils ont papier de monnaie. Ils ont abondance de toutes les choses qu'il faut au corps de l'homme.

Propos d'un humaniste : Erasme

S'il est bien un auteur que plus personne ne lit et dont tout le monde parle, c'est bien le grand Erasme (1469 – 1536). Il est vrai que ses œuvres furent publiées en latin, peu traduites depuis car mises à l'index. Dans ses *colloques* (1518), il se montre à la fois humoriste et penseur, critique acerbe et indulgent de la nature humaine. Mettant en scène le l'art de mentir, Erasme choisit bien entendu des financiers⁴⁶ :

PSEUDOCHEE – Je fais nombre d'affaires avec un tas de gens. J'achète, je vends, j'engage, j'emprunte, je reçois en dépôt.

PHILETYME – Et ensuite ?

⁴³ MARCO POLO, *Le Million*, traduction en français moderne de Louis HAMBIS, Grange Batelière, Paris, 1969.

⁴⁴ Probablement vers 1291.

⁴⁵ CLIII : Ci devise de la noble et magnifique cité de Quinsai. Ce terme désigne probablement Hang-tcheou.

⁴⁶ Erasme, *Deuxième livre des colloques*, Traduction de Jarl-Priel, Imprimerie Paillart, Abbeville, 1934.

PSEUDOCHEE – Dans toute entreprise, je m'attaque de préférence à ceux que je peux duper sans qu'ils me prennent sur le fait.

PHILETYME – A savoir ?

PSEUDOCHEE – Les sots, ceux qui ont la mémoire courte ou la tête légère, les absents et les morts.

PHILETYME – Il va de soi que les morts sont incapables de toute contestation.

PSEUDOCHEE – Si je traite quelque opération à terme, je l'inscris avec soin sur mes registres.

PHILETYME – Et alors ?

PSEUDOCHEE – Au règlement des comptes, je réclame du preneur une somme plus forte que celle qu'il a perçue. S'il est étourdi, c'est tout bénéfice pour moi.

PHILETYME – Et s'il découvre le pot-aux-roses ?

PSEUDOCHEE – Je lui soumets mon registre.

PHILETYME – Bon, mais s'il te démontre d'une manière irréfutable qu'il n'a pas touché ce que tu portes à son débit ?

PSEUDOCHEE – Je proteste tant que je peux, car, dans cet art, foin de toute vergogne ! Enfin, suprême recours, je n'ai qu'à inventer quelque défaite.

PHILETYME – Et si ta fraude est malgré tout mise en évidence ?

PSEUDOCHEE – Rien de plus simple, je rejette la faute sur mon serviteur ou sur une absence de mémoire. Le fin du fin est de mêler plusieurs comptes. La duperie est d'autant plus aisée. Ainsi par exemple, certains articles ont été barrés après paiement, d'autres restent encore à régler. Je mélange le tout dans mes notes, comme si rien n'avait été rayé. Une contestation s'élève mais je triomphe le plus souvent, dussé-je me parjurer.

PHILETYME – Art admirable vraiment !

Finance et commerce dans la littérature française

La finance a influencé significativement bon nombre de littérateurs. Soit parce qu'ils ont toujours eu des ennuis d'argent... soit parce que les transactions financières, dénudant l'esprit humain jusque dans ses recoins les plus secrets, ont toujours été un creuset particulier pour les expériences sociales et caractérielles. Nous reprenons ici quelques exemples qui ont déjà été traités⁴⁷ et d'autres plus originaux.

L'intérêt simple au XVIIe siècle

En 1667⁴⁸, BOILEAU, qui constate que la valeur des hommes se mesure à l'importance de leur fortune, présente l'usure comme la seule connaissance vraiment utile:

*Toi-même réponds-moi : Dans le siècle où nous sommes;
Est-ce au pied du savoir qu'on mesure les hommes ?
Veux-tu voir tous les grands à ta porte courir ?
Dit un père à son fils dont le poil va fleurir;
Prends-moi le bon parti : laisse là tous les livres.
Cent francs au denier cinq combien font-ils ? Vingt livres.
C'est bien dit. Va, tu sais tout ce qu'il faut savoir.
Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir !
Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences ;
Prends au lieu d'un Platon le guidon des finances.
C'est ainsi qu'à son fils un usurier habile
Trace vers la richesse une route facile :
Et tel souvent y vient, qui sait, pour tout secret;
Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept.*

Signalons que le denier cinq représente un intérêt équivalent à un cinquième du capital par unité de temps (un denier d'intérêt pour cinq prêtés). Le denier remonte à l'époque romaine. Selon Pline, le denier (*denarius nummus*) apparut en l'an de Rome 485⁴⁹. Le denier était alors une monnaie d'argent de la valeur de 10 as, dont le type est une copie de la drachme attique.

Dans L'Avare⁵⁰ de MOLIERE (1668), Cléante a recours aux services de Maître Simon, courtier, pour obtenir un prêt de 15 000 francs. Celui-ci est souscrit au denier 18 (soit 5,55%) mais ...

comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, et que, pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre sur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paie cet intérêt sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.

Comme le fait observer Cléante :

⁴⁷ BURNET, Maryse, Des équations de Molière aux corps finis de Prévert, *Math-jeune*, 59, 51-55, 1993.

⁴⁸ Satire VIII.

⁴⁹ 269 BC.

⁵⁰ acte II, scène 1.

C'est plus qu'au denier quatre.

Les exemples de ce type abondent dans l'œuvre de Molière⁵¹.

L'intérêt composé dans la littérature du XIXe siècle

On retrouve dans *Les Habits Noirs* de Paul Féval le très amusant dialogue que voici. Admirons comment l'auteur sait faire la différence entre le modèle mathématique et la réalité.

En 1825, Monsieur Schwartz arriva à Paris avec mille francs. Connaissez-vous les Halles? Monsieur Schwartz avait son idée. Dans la rue de la Ferronnerie, il loua une chambre. Il y avait aux Halles un vieux Schwartz qui donnait des leçons à la petite semaine. Notre Schwartz à nous prit pour cent sous de leçons.

Quelle spéculation, messieurs, si on la connaissait bien! Mais il faut tenir et veiller au grain ! Cinq francs prêtés le lundi, six francs rendus le dimanche. Voilà l'élément. Il est joli. Monsieur Schwartz, sortant des mains du vieux Schwartz, fit un bureau dans sa mansarde. Ses mille francs, prêtés jusqu'au dernier sou produisirent au taux légal de la petite semaine mille deux cents francs ronds le premier dimanche ; le second dimanche, ses mille deux cents francs lui rapportèrent mille quatre cent quarante francs ; le troisième, il en eut mille sept cent vingt huit francs ; le quatrième deux mille soixante-treize francs cinquante centimes ...Admettez-vous cela ? Oui, on ne va pas contre les chiffres. Négligeons les soixante-treize francs cinquante centimes pour les frais, les non-valeurs etc. Le capital doublé en vingt-huit jours. Eh bien ! accordons le mois rond pour désarmer toute objection ... j'aime mieux concéder cela que d'être taxé d'exagération. Y êtes-vous? Quatre mille francs le deuxième mois n'est-ce pas ? huit mille francs le troisième, seize mille francs le quatrième, trente-deux mille francs le cinquième, soixante-quatre mille francs le sixième, cent vingt-huit mille francs le septième, deux cent cinquante-six mille francs le huitième, cinq cent douze mille francs le neuvième ... Je vous fais observer que nous avons déjà dépassé le but.

Le natif voulu protester.

Permettez ! s'écria Cotentin de la Lourdeville. Au quinzième mois, en suivant cette progression géométrique, nous obtenons trente deux millions sept cent soixante-huit mille francs, ce qui est un agréable résultat.

Je prévois vos objections ; je fais plus, je les approuve. Il y a les mécomptes. En outre arrivé à un certain chiffre, on trouve difficilement dans l'enceinte des Halles deux ou trois millions de marchandes de quatre saisons qui vous empruntent cinq francs par semaine. Tel est l'écueil. Aussi, après quinze mois, Monsieur Schwartz, quand il se maria n'avait encore que quatre cent mille francs, c'est-à-dire la quatre-vingt deuxième partie de ce qu'il aurait dû avoir.

⁵¹ BURNET, Maryse, Des équations de Molière aux corps finis de Prévert, *Math-jeune*, 59, 51-55, 1993.

Le cynisme du XXe siècle

Nous proposons à titre introductif un extrait de *Jupiter* de Robert Boissy (1911-1944).

RODRIGUE - J'ai fait une découverte extrêmement intéressante, c'est que tous les hommes sont malheureux. Et ils sont malheureux parce qu'ils s'envient les uns les autres, parce qu'ils ont plus ou moins d'argent. L'argent est à la base de tout. S'il n'y avait pas d'argent, tous les hommes seraient égaux !

L'INCONNU - C'est d'une justesse d'appréciation.

RODRIGUE - Donc premier résultat : supprimer l'argent. Or qu'est-ce que l'argent ? Un mot, un symbole

L'INCONNU - Une triste réalité aussi.

RODRIGUE - C'est la réalité de l'argent qu'il faut supprimer, c'est-à-dire la monnaie. Et en particulier le billet de banque. Voici l'idée maîtresse de mon système : plus de billets de banque !

L'INCONNU - Avec quoi paiera-t-on ?

RODRIGUE - Attends. Prends ce livre, c'est un de mes livres préférés. Aimes-tu les cigarettes ? Lesquelles ?

L'INCONNU - Les Celtiques.

RODRIGUE - Tu en as sur toi ? Donne-moi le paquet Et maintenant regarde ! Je voudrais le livre et toi

L'INCONNU - Moi les cigarettes.

RODRIGUE - Bravo ! Quelle finesse d'esprit ! Voici les cigarettes, donne-moi le livre. Tu n'es pas allé au bureau de tabac, je ne suis pas allé dans une librairie Nous avons fait ?

L'INCONNU - Un échange.

RODRIGUE - Mieux que cela : du troc. Comprends-tu ? Du troc. Tout mon plan est basé là-dessus : abandonner la monnaie pour revenir au troc. Les espèces primitives ne connaissaient que cela et elles étaient autrement heureuses.

L'INCONNU - Alors plus de billets, plus de pièces ?

RODRIGUE - Plus rien. Une seule loi, le désir. Une seule méthode, l'échange.

L'INCONNU - C'est prodigieusement intéressant. Mais, dites-moi, cette maison est bien à vous ?

RODRIGUE - Oui.

L'INCONNU - Je voudrais bien l'échanger contre ma cravate.

RODRIGUE - Tu mets le doigt sur la charnière du système. Je reconnais l'économie classique. Tu penses si j'ai paré à cet argument ! Tu m'opposes les valeurs différentes. Infantillages. Quand tu as acheté ta cravate on t'a remis un petit papier sur lequel il y avait écrit "cravate". Il suffit de se reporter à un grand répertoire que j'ai intitulé "Registre comparatif des différentes espèces de marchandises" - sa rédaction m'a pris quinze ans - pour savoir, par une simple règle de trois combien ma maison vaut de cravates.

L'INCONNU - C'est stupéfiant !

RODRIGUE - Et tellement pratique ! Chez le boucher je paye aussi en maisons, en vases, en tapis, en ce que je veux quoi, et il me donne sa viande avec un petit papier "rôti de veau" ; avec ce ticket "rôti de veau", j'achète par exemple une bicyclette qui vaut d'après mon registre 18 tickets "rôti de veau".

L'INCONNU - Et vous n'en donnez qu'un ?

RODRIGUE - Oui, mais je fais l'appoint avec 17 autres tickets ou davantage selon la valeur des tickets. Ainsi contre le ticket "rôti de veau", je peux avoir une bicyclette

pour 3 tickets "crayons de couleur", 14 tickets "cure-dents" 2 tickets "maillots de bain" et 1 ticket "machine à écrire" . Tu vois ce que peut donner le système à l'infini.
L'INCONNU - C'est fabuleux, inexprimable ! Mais je voudrais vous faire une petite objection.

RODRIGUE - Va donc ! Entre économistes

L'INCONNU - Est-ce que justement, à l'infini, cela ne serait pas un peu compliqué ?

RODRIGUE - Non ! Parce que j'y ai aussi réfléchi. Mon projet prévoit une simplification extraordinaire : au lieu d'écrire sur les tickets les noms des marchandises, j'écris des numéros : 10, 50, 100, jusqu'à 1000, 5000 même. Ainsi, on ne compte plus en produits mais en tickets. La bicyclette en question vaut 1200 tickets. N'importe qui peut additionner des tickets pour faire 1200.

L'INCONNU - Admirable ! Mais s'il se trouvait des gens malhonnêtes qui se mettraient à écrire eux-mêmes les chiffres sur n'importe quel papier?

RODRIGUE - Pardon ! Mes tickets seront d'une forme et d'une couleur spéciale.

L'INCONNU - Obligatoire pour tous ?

RODRIGUE - Naturellement ! Pour plus de sécurité et c'est là la clef de voûte du système. Je les fais imprimer dans une seule imprimerie et je charge le gouvernement de les délivrer par l'intermédiaire d'une banque spéciale.

L'INCONNU - Fantastique. Je m'incline ! Jamais au cours de mes longues études je n'ai rencontré un tel cerveau créateur.

Il en est des pièces de boulevard comme de toutes les productions humaines. Certaines sont de véritables petits chefs d'oeuvre nous dévoilant sans pudeur car avec humour les dessous les plus noirs de la nature humaine. Nous reprenons ici un extrait d' *A vos souhaits*⁵² dont la réelle drôlerie (à la limite de la poésie) ne masque que partiellement un désespoir profond.

LUDOVIC - Comment moi, le petit Ludo, comme disait le curé de ma paroisse, ce petit garçon si gentil, si sensible, qui le soir de Noël allait avec les scouts porter des colis aux vieux dans les asiles, qui à vingt ans hurlait contre l'injustice sociale et militait à gauche (j'ai même reçu là un coup de matraque), comment dis-je, ce petit Ludo que je croyais bien connaître, a-t-il pu devenir cet adulte qui spéculait sur la mort d'un vieillard? Mais qu'a-t-il bien pu se passer? Comment en est-on arrivé à ce naufrage? Je vais vous le dire. Je vais vous le dire. Ce ne sont ni les femmes, ni la gloire, c'est le pognon! Le pognon! Oui le pognon! Voilà le maître, le Dieu. Il dicte sa loi et nous obéissons. Il est dans tout, partout. Le soir après la prière, qui nous fait sourire aux anges en comptant comme pour mieux s'endormir des millions? Le pognon! Qui nous fait passer des nuits blanches à regarder des zéros de toutes les couleurs passer comme des étoiles filantes? Le pognon! Qui nous rend arrogant quand on en a, et rampant quand on n'en a pas? Le pognon! Qui nous fait faire la risette aux grands quand on aurait envie de les étrangler? Le pognon! Qui fait dresser des barricades de ceux qui en veulent contre ceux qui en ont? Le pognon! Qui nous fait battre des mains comme un bambin à qui on offre des bonbons? Le pognon! Qui certains soirs nous oblige à raser les murs pour aller régler quelques sombres affaires? Le pognon! Qui nous fait mettre à quatre pattes pour mieux renifler son odeur comme des épagneuls bretons? Le pognon! Qui nous fait faire le beau, qui nous fait faire des bonds, enlever nos pantalons, qui nous rend gais, qui nous rend tristes, qui nous rend cons? Le pognon! Le pognon! Le

⁵² Pierre CHESNOT, créée en 1976 à la Comédie des Champs élysés avec un extraordinaire Jacques Fabry dans le rôle principal.

pognon! Voilà la bête immonde qui a tué en nous le beau petit garçon qui portait en lui tant d'espoir, avilissant l'amour et dévorant nos âmes, eh bien ce pognon, je le hais!

Dans un tout autre registre, mais avec une communauté d'idées qui les rapproche, nous nous tournons vers *Richard*⁵³ de Gaston COMPERE dont nous préférons retenir le travail d'auteur dramatique et oublier certaines prises de position contestables en matières artistique et musicale. Ici le drame est sans pudeur. *Richard* est une transposition du *Richard III* de Shakespeare, dans laquelle la conquête du pouvoir s'identifie à celle de l'argent, source de puissance mais également de séduction comme le proclame le personnage principal dès la scène 2 de l'acte I.

ANNE - Je vous hais

RICHARD - Mais non, mais non. Est-ce Georges qui vous a appris à mentir? J'en serais étonné. Les femmes mentent de nature, c'est bien connu. Je les adore et notamment pour cela, bien sûr. Aux droits de l'homme, je préfère les courbes de la femme. Et les vôtres... Mais non ma chère Anne, vous ne me haïssez pas. Admettez-le, vous ressentez pour moi une attirance incontrôlable, vous l'avez souvent éprouvée. Je vous fascine, avouez-le.

ANNE - Je...

RICHARD - Je vous fascine pour les mots que j'emploie. Capital, amortissement du capital, mouvements des capitaux. Réserves, crédits, taxes, bilan, optimisation. Immobilisations, emprunts obligataires. Et comble de la volupté, ces mots empruntés à ces adorables Américains, holdings, marketing, international management... Voulez-vous du cash-flow ? on en a mis partout. J'imagine mon père la bouche pleine de ces espèces d'hamburgers en s'occupant activement de vous pendant que Georges bave et gémit devant la porte fermée.

Plus loin⁵⁴, l'aveu de la puissance et de l'attrait de l'or prennent des dimensions pathologiques:

RICHARD - Donnez-moi de l'or. De cet or qui est tout. De cet or dont sont faites les bacantes de Dieu le Père et les fesses de Moloch. De cet or qui naît des infamies et qui les lave. De cet or qui fait rutiler les consciences les plus noires et miraculeusement conserve les despotes les plus obtus. De cet or qui tarit la calomnie, qui fatigue l'insulte, qui stérilise la malice. Messieurs, vous vous dites de bonnes gens. Je dirai que vous êtes des coquins et l'on me croira. Et l'admirable est que l'on sera enfin dans le vrai. Car l'or, de tous les décapants, est le plus efficace. Il vous met l'âme à nu et l'anus en fleur.

Sacha Guitry n'est pas l'auteur superficiel que d'aucuns se plaisent à décrire (ou à décrier). Avec les *Mémoires d'un tricheur*⁵⁵ il nous offre une réflexion personnelle sur la richesse et l'usage qu'il convient d'en faire. Il exprime avec flegme et détachement une profonde compréhension de la nature de l'argent. En cela il est d'une étonnante modernité :

Il est des gens qu'on nomme "riches" à l'aveuglette, cette affirmation n'étant d'ordinaire fondée que sur les apparences. Et le mot "riche", dans ce cas, ne fait allusion qu'à l'argent qu'ils dépensent et dont autrui profite en somme.

⁵³ Pièce créée en avril 1992 au Théâtre du Parc de Bruxelles avec Jean Claude Frison dans le rôle titre.

⁵⁴ Acte III scène 4.

⁵⁵ Chapitre III, CAEN.

Il en est d'autres dont on dit qu'ils sont riches. Ce qui revient à dire que ce sont bien eux qui sont riches et que tout l'argent qu'ils possèdent n'est que pour eux, que pour eux seuls, à tout jamais, tandis que l'argent des premiers est de passage entre leurs doigts. Etre riche, encore une fois, ce n'est pas avoir de l'argent - c'est en dépenser. L'argent n'a de valeur que quand il sort de votre poche. Il n'en a pas quand il y rentre. A quoi peut-il servir quand vous l'avez sur vous! Pour qu'une pièce de cinq francs vaille cent sous, il faut la dépenser, sinon sa valeur est fictive.

Quand un homme riche apprend que telle affaire qu'il vient de conclure lui rapportera deux cent mille francs, il n'en est digne, à mon avis que si cette somme prend instantanément pour lui, selon ses goûts, la forme d'un bijou pour la femme qu'il aime, d'un tableau qu'il désire ou d'une automobile.

Et si j'étais le gouvernement, comme dit ma concierge, c'est sur les signes de feinte pauvreté que je taxerais impitoyablement les personnes qui ne dépensent pas leurs revenus.

Je sais des gens qui possèdent sept ou huit cent mille livres de rente et qui n'en dépensent pas le quart. Je les considère d'abord comme des imbéciles et un peu comme des malhonnêtes gens aussi. Le chèque sans provision est une opération prévue au Code d'Instruction Criminelle, et c'est justice qu'il soit sévèrement puni. Je serais volontiers partisan d'une identique sévérité à l'égard des provisions sans chèque. L'homme qui thésaurise brise la cadence de la vie en interrompant la circulation monétaire. Il n'en a pas le droit.

Cette prise de position amusante a par ailleurs été plagiée par Phillippe Bouvard⁵⁶ dans ses *Pensées* :

Je n'ai jamais aimé l'argent qui venait de l'argent. Je préfère les revenus du travail ou les dividendes de l'imagination. J'ai découvert sur le tard qu'un billet de banque ne prenait sa vraie valeur que lorsqu'on l'échangeait contre un plaisir, un confort ou un produit manufacturé. Il n'y a que la dépense qui puisse faire pardonner l'inégalité sociale. Et puis, quel besoin a-t-on d'épargner dans une société d'assistés ?

Pour conclure notre propos dans son ensemble nous nous tournons vers Marcel Pagnol, en citant un extrait de *Topaze*⁵⁷. Ce texte d'un cynisme total, nous fait découvrir une société (la nôtre) dans laquelle tout est soumis au pouvoir de l'argent, l'amour, la religion, la politique:

L'argent peut tout, il permet tout, il donne tout. Si je veux la permission de faire gras le vendredi, mon éloge dans les journaux ou une jolie femme dans mon lit, l'obtiendrais-je par des prières, le dévouement ou la vertu? Il ne faut qu'entrouvrir ce coffre et prononcer un petit mot : combien?

C'est la force qui gouverne le monde, et ces petits rectangles de papier bruissant, voilà la forme moderne de la force.

⁵⁶ BOUVARD, PHILLIPPE, *Les Pensées*, (p. 109), le cherche midi éditeur, Paris, 1991.

⁵⁷ Acte 4 scène 4.